

XYZ. La revue de la nouvelle



Cimetière parental

Suzanne Myre

Numéro 89, printemps 2007

Cimetières

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3172ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Myre, S. (2007). Cimetière parental. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (89), 56–59.

Cimetière parental

Suzanne Myre

LANCEMENT DE REVUE LITTÉRAIRE. Joie, légers moments de gloire et de reconnaissance bienvenus. Pas pour vous. Horreur : vous avez été victime d'une erreur d'inattention. On a publié votre nouvelle sous un nom qui n'est pas le vôtre. Votre pseudonyme trône et traîne là et vous nargue, alangui au-dessus de la première ligne, causant à votre *ego* une souffrance aiguë, rendant impossible l'appropriation de cette histoire que vous aimiez tant, écrite d'un jet dans la foi et la certitude qu'il y « avait quelque chose là ».

Au départ, vous avez essayé de trouver la bévue aussi rigolote que vos collègues écrivains compatissants mais hilares. Il vous fallait avant tout garder la face, être bon joueur, conserver votre dignité en montrant de la condescendance pour la pauvre responsable de la revue, éplorée lorsque vous lui avez fait remarquer sa faute. Après tout, ce pseudonyme composé du prénom de votre père (Camil) et du nom de fille de votre mère (Beauchemin) ne vous amuse-t-il pas ? Ne couronne-t-il pas à merveille cette courte histoire teintée d'ironie douce-amère inspirée par le décès de vos géniteurs ? (Et n'aimez-vous pas vous vanter, à qui veut l'entendre, du processus si original de l'écriture de cette nouvelle, découvert alors que vous étiez adossée contre leur pierre tombale par un jour ensoleillé, l'esprit allumé par les effets d'un joint d'herbe hydroponique ?) C'est ce que vous travailliez fort à vous faire croire, à vous et à ceux que ça intéressait, les chanceux qui voyaient leur nom véritable accroché à leur œuvre.

Puis, une fois seule dans votre petit appartement sombre aux murs rapprochés, vous avez commencé à voir ce fait comme une punition pour vous être servie de cette anecdote à des fins « commerciales ». Ça vous apprendra : on ne badine pas avec la mort de ses parents, même si, de leur vivant, vous rêviez parfois de ce moment. On n'en fait pas quelque chose de comique. On s'en culpabilise, certainement, on l'écrit, peut-être, mais dans le respect, sur la pointe du crayon, sans faire trop de bruit. Pas pour l'étaler au

grand jour, être admirée, applaudie pour quelques mots pigés au fond du tombeau. L'appât d'une gloire grandeur salle-de-café-littéraire. Belle affaire!

Depuis ce jour, vous dormez mal. Votre Beauchemin de mère apparaît dans tous vos rêves, parfois sous la forme d'une grande cigogne égarée dans un ciel torturé par de gros nuages menaçants, ou enrobée dans sa vieille robe de chambre parfumée à la lavande fanée et brandissant une longue cuillère de bois enduite de pâte à gâteau noire comme du cambouis, vous pourchassant pour vous l'enfourer dans la bouche en vociférant: «Quand est-ce que tu vas me laisser en paix, espèce de pseudo-fille? Je ne t'ai rien fait, moi!» Votre père, lui, fait comme du temps de son vivant: il se tient coi, ni vu ni connu, pauvre Camil.

Vous appelez le graphiste, vous appelez la responsable de la revue, vous pensez appeler le 911. Vous avez recommencé à aller à l'église et chaque fois que vous allumez un lampion, vous vous excusez, à voix haute, les mains jointes pour plus de véracité. Mais ça ne fonctionne pas, les remords, la rage et les rêves vous tenaillent toujours. Alors vous allez à la confesse et vous demandez une punition appropriée à votre cas, mais, évidemment, il n'en existe pas sur mesure. Vous vous retrouvez donc à réciter des rosaires avec les petites vieilles à chapeaux, les jeudis après-midi. Pendant les *Je vous salue, Marie*, vous vous retenez de vous esclaffer, alors vous attrapez un hoquet.

Le soir, incapable de vous relaxer, vous buvez une bière importée en relisant votre nouvelle. Parfois, pour un public imaginaire (les petites vieilles du rosaire, par exemple), vous la lisez tout haut en imitant le ton du curé de la paroisse pendant ses sermons. Vous croyez bon de terminer votre lecture en excusant le comité de s'être *impardonnablement* mépris sur votre nom, mais ça passe très mal, on dirait que vous venez de subir une trachéotomie, votre voix est presque inaudible, sans compter les bafouillements.

Vous calez une autre bière, en fixant le pseudonyme figé dans l'encre tout en souhaitant sa dissolution. Vous avalez un café brûlant en tapotant une fugue de Chopin sur la couverture glacée. Vous entreprenez une promenade et à chaque pas vous scandez les syllabes

du pseudonyme jusqu'à ce que les deux mots n'en forment plus qu'un, au point de devenir un embrouillamini incompréhensible pour le commun des mortels qui l'entendrait, mais pas pour vous ; il est imprimé dans votre esprit, d'une encre indélébile. Vous prenez de nouveau le chemin de l'église mais, dès que vous entreprenez l'ascension des marches de ciment crevassées, vos genoux se mettent à produire de drôles de craquements qui vous persuadent de revenir sur vos pas.

Vous commencez à détester le graphiste, puis la responsable du magazine littéraire, vous pensez détester le monde entier. Le matin, à votre réveil, vous ouvrez la revue à la page douze en espérant un miracle, mais le prénom de votre père et le nom de votre mère dansent devant vos yeux, narquois ; aucun doute, ils se moquent de vous. Alors qu'ils étaient totalement désunis dans la vie, ils forment maintenant là, noir sur blanc, un couple indissociable.

Voilà. Vous détestez maintenant votre père, vous détestez votre mère. Il ne reste plus que vous à détester et ça ne saurait tarder.

Il fait beau, outrageusement beau à l'extérieur. La terre continue de tourner même sans vous, dans le sens des choses ordonnées. Le cimetière n'est pas très loin. Les deux responsables de votre malheur y reposent, paisibles, sereinement décomposés, se fichant bien de la torture mentale que vous vivez. Dans l'autobus, un type louche lit un magazine dont le look ressemble à votre feuille de chou littéraire... une dame fatiguée feuillette une circulaire d'une épicerie dont le nom est identique à votre pseudonyme... une fillette en interpelle une autre qui porte le prénom de votre père... le chauffeur d'autobus crie le nom de la rue, ce nom est celui de votre mère. Ça y est : vous craquez.

Peu importe le nombre de rues vous séparant de la destination, mieux vaut marcher que de rouler les yeux dans les orbites devant les passagers en récitant des *Notre Père*. Les jambes molles, vous franchissez le viaduc qui traverse une voie ferrée. La vue est belle de là, l'horizon est tapissé de petites montagnes. Et le ciel, étonnamment bleu, est traversé par une immense cigogne qui vient vers vous. Elle s'arrête sur un rempart de béton et vous regarde avec de grands yeux doux. Vous invite. D'un pas aérien, vous glissez vers elle

plus que vous ne marchez et vous vous hissez sur son dos. Vos bras s'accrochent à son cou gracile et allongé tandis qu'elle s'envole sans aucun déséquilibre. Vous n'avez pas peur, vous n'avez jamais eu aussi peu peur *de votre vie*.

Elle vous dépose tout contre la pierre tombale de vos parents et repart dans un grand battement d'ailes froufroutantes. Vous cherchez la revue dans la poche de votre anorak ; misère, elle a dû s'en échapper pendant le vol ! Qu'à cela ne tienne, vous connaissez votre texte par cœur. Debout, les mains derrière le dos comme lorsque vous récitiez à la petite école, les yeux mi-clos, les lèvres tendues en un demi-sourire, vous dites l'histoire, sans un temps d'arrêt, sans vous tromper d'un mot, d'une virgule. Le souffle qui porte votre voix est égal, une fine ligne droite seulement entaillée par les courbes d'intonation nécessaires pour révéler toute la tendresse que vous ne soupçonniez pas, cachée sous l'ironie. Vous déclamez devant ce public de pierres et d'herbes, il est le meilleur public qui soit, pas un bruit, pas un éclat de voix, pas un soupir.

Le dernier mot se dépose sur le marbre comme une caresse. Vous n'avez jamais si bien récité et vous ressentez sans l'ombre d'un doute ce texte comme l'un des plus beaux que vous ayez jamais écrit. C'est ce que vous avez entendu dans le silence. C'est ce que les noms de vos parents vous ont inspiré. Beauchemin, Camil.